

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 44

Artikel: Le manuel du skieur
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213407>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

se renouveleront sans exiger de lui aucun travail...

« Et M. Berthelot est allé ainsi, déployant aux yeux de ses auditeurs ravis tous les biens merveilleux dont l'humanité sera dotée et comblée dans un siècle. (Sarcey écrivait cela avant 1900). Car nous ne sommes séparés que par un siècle de cette date fatidique de l'an deux mille. Et je me disais, en lisant son discours, qui était d'ailleurs des plus intéressants et des plus suggestifs : « Je vois bien que les hommes auront beaucoup plus de jouissances que nous ? Seront-ils plus heureux ? La somme du bien-être sera augmentée dans le monde ; la somme du bonheur croîtra-t-elle en proportion ? »

Alors, Sarcey rappelle le mot d'un vieillard de beaucoup d'esprit, à qui il avait conté les impressions enthousiastes qu'il remportait, encore enfant, d'un voyage en chemin de fer — on venait d'inaugurer en France ce mode de transport.

— Hâtez-vous, mon enfant, lui dit le vieillard, de jouer des chemins de fer ; vous n'en jouirez plus quand vous aurez mon âge.

« Je le regardai étonné, continua Sarcey, n'entendant pas bien ce qu'il voulait dire. Je ne compris que plus tard la justesse et la profondeur de la phrase. Oui, cela est vrai ; je ne jouis pas plus aujourd'hui des chemins de fer que je ne jouis des allumettes chimiques ; et mes enfants en jouissent encore moins que moi, parce qu'ils n'ont connu, eux, ni la diligence, ni le briquet phosphorique, et qu'ils n'ont point de comparaison où se reporter.

« Ils usent du chemin de fer et des allumettes ; ils n'en jouissent pas ; je veux dire par là qu'ils n'en sentent plus la commodité et l'agrement.

« ... On peut affirmer, comme une vérité générale, que toute commodité qui est entrée dans les mœurs n'est plus une jouissance. On ne pense plus à s'en délecter qu'à bénir l'eau, le soleil et l'air, qui sont des éléments si indispensables de la vie qu'on ne prend plus garde à la somme de biens qu'ils apportent.

« Vous ne nous dites pas, en mangeant du pain : Quand on pense que nos ancêtres préhistoriques ne vivaient que de racines ! Non, vous mangez du pain, comme vous respirez l'air de la rue, sans en rendre grâce à personne, sans en sentir votre bien-être augmenté. La question du pain ne vous inquiète que si l'on vous en sert du mèdicoire sur votre table. Vous vous récriez : quel fichu pain ! peut-on manger du pain comme ça ! — C'est que vous comparez ce pain manqué, non aux racines de vos ancêtres, que vous n'avez pas connues, mais au pain que vous fournir ordinairement votre boulanger.

« Vous ne jouissez plus des choses qui constituaient le bien-être quand vous êtes entré dans la vie ; mais vous n'avez pas perdu la faculté de souffrir si elles viennent à vous manquer, bien au contraire.

« ... Le bonheur ne consiste pas précisément dans le bien-être, mais dans le sentiment que l'on en a. Vous aurez beau, messieurs les savants, remplir et dépasser les prédictions de M. Berthelot, vous aurez beau multiplier pour l'homme les éléments de confort, de vie aisée et douce, vous n'aurez point pour cela accru la somme ni l'intensité de ses jouissances ; peut-être même n'aurez-vous fait que rendre plus nombreux et plus sensibles les points douloureux de son être ; car il y aura plus de choses dont la privation lui sera pénible, tandis qu'il n'éprouvera aucune jouissance à les posséder.

« Labruyère avait déjà fait cette remarque qu'un petit bourgeois de son temps était mieux vêtu, mieux chauffé, mieux nourri, plus commodément voituré qu'un grand seigneur du siècle précédent ; et qu'il ne laissait pas de se plaindre de son sort, le trouvant fort misérable.

« Nos fils ne seront pas plus heureux que nous, malgré la fécale, le sucre, la matière azotée et les

épices aromatiques que leur promet M. Berthelot, car ils ne jouiront de ces belles choses que dans le court espace de temps où elles seront nouvelles. Il n'y a qu'un bonheur qui dure : c'est celui qu'on tire de soi-même. Ceux-là sont les plus heureux qui ont l'âme plus forte, l'esprit plus sain, le cœur plus chaud, la conscience plus nette ; qui ne prennent le bien-être que comme un appoint du bonheur. »

Voilà qui est bon à méditer par le temps qui court.

Au marché. — C'était au marché de mercredi. Rue Pépinet, deux bonnes ménagères ayant chacune au bras un panier débordant de victuailles de toute sorte, se faisaient leurs mutuelles confidences. La conversation durait depuis un certain temps déjà, en dépit des heurts et du bruit de la foule, de la lourdeur des paniers. L'heure de « mettre la soupe sur le feu », était venue, si ce n'est déjà passée.

L'une des interlocutrices s'en aperçoit :

— Oh ! là là, déjà onze heures ! Y me faut voir aller. Au revoir, Fanny.

— Au revoir, Lydie. Eh bien, alors, ainsi, ça fait que voilà !...

Le manuel du skieur, suivi des itinéraires recommandables en Suisse occidentale, par le Dr H. Faes, ancien président de la Section des Diablerets du Club alpin suisse, prévôt du groupe des skieurs de la Section, et le Dr P.-L. Mercanton, directeur de l'Observatoire météorologique de Lausanne, ancien prévôt. Avec de nombreux dessins et photographies. — Lausanne, Imprimeries Réunies, éditeur.

Nous reviendrons sur cet ouvrage.

CORAULA DAO MOLÉSON

(Patois de la Gruyère, avec la traduction.)

DIN la Suisse lia ouuna montagne
Dans la Suisse il y a une montagne
Dei plie hantè, dei plie ballè ;
Des plus hautes, des plus belles ;
Sche vojei la curiojità,
Si vous avez la curiosité,
Prindè la peina dè montà,
Prenez la peine de monter,
A Moléson, à Moléson.
A Moléson, à Moléson.

Du lé tot haut l'univers sché vei,
De là tout l'univers se voit,
L'ivue la plie fretze lé sché bei ;
L'eau la plus pure là se boit ;
Sche vojai l'himaür melancolique ;
Si vous avez l'humeur mélancolique :
Ié schénallie fan mujiqua,
Les clochettes font musique,
A Moléson, à Moléson.
A Moléson, à Moléson.

Li cré peccaui de vany,
Il y croit des primevères de montagnes,
Dei freyè, dei tzerdon beni,
Des fraises, des chardons bénis,
Dei tzinquillé è dei brenleté
Des oreilles-d'ours et des ciboules
Tot amon schu stau rotzette,
Tout au-dessus de ces rochers,
A Moléson, à Moléson.
A Moléson, à Moléson.

Vini schigniau, damé è bordgei !
Venez messieurs, dames et bourgeois,
Que de plié tot röggordzei ;
Que de plaisir tout regorge ;
Venidé ti, venidé totté !
Venez tous, venez toutes !
No berin dei bouné gotté
Nous boirons de bonnes gouttes
A Moléson, à Moléson.
A Moléson, à Moléson.

Vini, no jan piora trinschi,
Venez, nous avons dans ce moment
fait le fromage,
Midji d'au bon schéré russhi,
Mangez de bon ceret rôti,

O dé la hliau fretze in abandansshe ;
Ou de la crème fraîche en abondance ;
Vini vo jimplia la pannshe,
Venez vous remplir la panse,
A Moleson, à Moleson.
A Moléson, à Moléson.

Schau dé Bullo le schon jelâ
Ceux de Bulle y sont allés
In Plianné sché schon répojâ,
A Plianné ils se sont reposés,
Dé café sché schon tan borâ
De café ils se sont tant bournrés
Qu'à la fin nan pâ pu montâ
Qu'à la fin ils n'ont pas pu monter
A Moléson, à Moléson.
A Moléson, à Moléson.

Dé café sché schon tan borâ
De café ils se sont tant bournrés
Mâ i lau ja faillu robâ,
Mais il leur a fallu le voler.
E lian prau cudji lé vuâ,
Ils ont assez voulu le nier.

Mâ lè fillé ló jan accujâ,
Mais les filles les ont accusés,
A Moléson, à Moléson.
A Moléson, à Moléson.

Necué lia faite la tzasshion ?
Qui a fait la chanson ?
Lié l'ermailli de Moléson,
C'est l'armailli de Moléson,
Et lié lè fillé de Bullo
Et c'est les filles de Bulle
Que l'an faite in allan amon,
Qui l'on faite en allant en haut,
Schu Moléson, schu Moléson.
Sur Moléson, sur Moléson.

Nos gosses. — Deux gosses sont en conversation.

— Gage, dit l'un, que tu pourrais pas manger deux pommes à jeun.

— Oh ! la belle affaire ! Trois, si tu veux.

— Eh ! bien, essaie !

— Ça y est ! Demain matin, je ne déjeunerai pas. J'aurai les deux pommes. Tu viendras me chercher, pour voir, dis !

Le lendemain, les deux amis étaient exacts au rendez-vous. Celui qui s'était engagé à manger les pommes mord à belles dents la première, qui a bientôt disparu. Lorsqu'il s'apprête à entamer la seconde, son ami l'arrête :

— Tu as perdu ! Tu as perdu ! Tu as perdu !

— Comment ? Pas vrai ! Attends, donc !

— Mais oui, je te dis : tu peux pas manger la seconde pomme à jeun, puisque tu as déjà la première dans l'estomac... Hein !...

Trop de luxe. — Une dame très coquette et sur le retour sortait de chez un parfumeur les bras chargés des emplettes qu'elle venait d'y faire. Une de ses amies l'aborde et lui dit :

— Vous venez de renouveler votre provision ?

— Ne m'en parlez pas, ma chère, je me suis ruinée ! J'ai acheté une infinité d'objets de toilette, entre autres six brosses à dents.

— Oh ! chère, quel luxe ! une brosse pour chaque dent !

La philosophie du cantonnier. — Un brave cantonnier « faisait les quatre heures » au bord de la route, à l'ombre d'un beau noyer.

— Il fait meilleur manger et boire, à l'ombre, que de travailler au grand soleil, qu'en dites-vous, cantonnier ? lui dit un promeneur.

— Oh ! bien Mossieu, pour manger et boire on se force, mais pour travailler, qui ne peut ne peut.

Grand Théâtre. — Lundi soir, nous aurons la première, à Lausanne, de L'Elévation, une comédie de Bernstein dont le succès fut très grand en France et qui sera interprétée et montée avec beaucoup de soin. On peut s'attendre, et ce ne sera que justice, à une salle archi-bondée.